

Délices et émois du Schubert revisité par Matthias Goerne (1 cd Deutsche Grammophon)

CHAMBRISME VOCAL ET SYMPHONIQUE. Très inspiré, le baryton Matthias Goerne est en terre connue ; familier des lieder Schubertiens, il « ose » ici en chanter plusieurs (soit 19 lieder ainsi sélectionnés), moins connus, et dans une orchestration inédite d'autant plus juste qu'elle est souvent fine voire authentiquement subtile (conçue par son partenaire fidèle Alex Schmalcz).



L'orchestrateur transcripteur sait respecter l'intimisme et la constellation vibrante de chaque lieder (conçu à l'origine par Schubert pour chant et piano). De fait l'utilisation de chaque timbre instrumental (trombone, clarinette, trompette...) tombe à pic, se modelant sans contrainte ni tension à la partition originelle. De fait outre l'intelligence expressive des choix orchestraux, la réussite tient aussi à l'écoute évidente entre le chanteur et chaque soliste de l'orchestre « dirigé » par **Florian Donderer**. Très bien exposée et prise au dessus de l'orchestre, la voix est bien traitée ; l'auditeur ne perd rien de la force du texte et donc des dispositions de diseur acteur du chanteur (en particulier dans « Erkönig », où l'orchestre bouillonnant ne couvre jamais la voix grâce aussi à l'effectif instrumental au calibre chambriste).

Lieder avec orchestre

Matthias Goerne reviste Schubert



Transposés les lieder gagnent en spectre coloré, chromatique ; en respiration pastorale (hautbois, flûte, clarinette dans « Ganymed » entre autres, où la parure orchestrale sait ciseler les arêtes dramatiques.

Grave aux claires références infernales et maudites, « Fahrt zum Hades » permet au baryton de déployer sa soie de basse chantante, ici d'une fluidité caressante et hypnotique comme un serpent de mer prêt à aspirer sa proie dans les abysses...

Au mérite du chanteur, revient la très riche palette des atmosphères ainsi produites, serties de couleurs et timbres instrumentaux (et vocaux) : se distinguent entre autres, la marche grotesque de « **Schatzgräbers Begehr** », aussi textuel que dramatique, avec des inflexions souvent enivrées ; les beaux éclairs électriques de « **Erklönig** » (pour le coup lied mieux connu et plutôt très joué), course fantastique dont le rythme haletant et la vague des cordes convoquent déjà le début de la Walkyrie de Wagner (celui du fugitif Siegmund dans la forêt sous la tempête) ; de loin la pièce la plus développée (plus de 7 mn), « **Grenzen der Menschheit** », d'après Goethe, et l'une de ses meilleures inspirations avec Erkönig, allie tendresse, ampleur, noblesse, gravité ; le chant dialogue avec la majesté des cuivres, dépeignant des paysages où le lugubre et le sépulcral précèdent les brumes enveloppantes et obsédantes d'un chant plus distancié.

L'idéale balance entre orchestre et voix, également enchanté, percutants, profite à l'évocation printanière d'après Pyrker, « **Das Heimweh** », superbe découverte de cet album avec « **Grenzen der Menschheit** » D 716, dont les accents ardents, fervents, vaillants, lumineux... annoncent directement Schumann.



Après les élégiaques, amoureux, « Abendstern » et « Alinde » qui tissent des couronnes de fleurs sur le mode orchestral, « **Des Fischers Liebesglück** » D 935 d'après Leitner impose son climat aussi contemplatif que douloureux, prière d'un amant inconsolable et aussi comblé où le timbre attendri de Matthias Goerne s'accorde à la couleur mélancolique du hautbois, où la

ligne et les couleurs du chant convainquent ; ils tissent une brume souple et insaisissable ; le Goerne diseur se dévoile

ici dans l'étendue du souffle, la justesse des accents nuancés, ciselées, surtout dans les passages du sombre aux aigus (en voix de tête) parfaitement filés. Il sait instaurer un pur climat d'enchantement, d'hallucinations à l'ineffable séduction où c'est l'articulation et la coloration du texte qui règne sans partage. De quoi nous régaler et accréditer la version orchestrale des lieder de Schubert. Superbe récital Schubertien.

CRITIQUE, CD, événement. SCHUBERT REVISITED. Matthias Goerne, Deutsche Kammerphilharmonie Bremen (1 cd Deutsche Grammophon).

SCHUBERT REVISITED / Matthias Goerne, baryton – **NOTE : 5 / 5 – CLIC de CLASSIQUENEWS** – Lieder arranged for baritone and orchestra – Parution annoncée 13 janvier 2023

PLUS D'INFOS sur le site de l'éditeur Deutsche Grammophon
<https://www.deutschegrammophon.com/en/artists/matthias-goerne/>

Photo portrait Matthias Goerne © Marie Staggat

VIDEO

<https://www.deutschegrammophon.com/en/artists/matthias-goerne/>



STREAMING, opéra. La Nuit de Noël de Rimsky (Frankfurt, jusqu'au 3 janv 2023)

STREAMING, opéra. Rimsky-Korsakov : La Nuit de Noël (Frankfurt, jusqu'au 3 janv 2023) – filmé le 10 déc 2021, la production de l'Oper Frankfurt affiche un opéra méconnu de Rimsky-K, légende féérique qui ne manque pas de mordant mais a les séductions mélodiques souvent enivrantes de son auteur (Rimsky a réorchestré Boris Godounov de Moussorgski avec le génie que l'on sait)... Le forgeron Vakoula parviendra-t-il à dérober les chaussures de fils d'or de la tsarine, comme le

lui a demandé celle qui consent à l'épouser, seulement après ce rapt ? Oxana et Vakoula forment un couple à fort caractère tel que l' imagine le compositeur russe qui brosse le portrait des paysans ukrainiens.

Satirique et réaliste, le drame qui verse aussi dans le diabolique est en regorge en réalité de saveurs et de couleurs en un festin riche de chants de Noël de villageois, d'arias lyriques, de scènes comiques et de numéros de danse sur des interludes orchestraux (et même un certain érotisme langoureux dans la scène de la Tsarine et du Forgeron)... Les relations entre l'homme et la nature, entre l'individu et le cosmos, sont au centre de l'opéra car Rimski-Korsakov qui a lui-même écrit le livret d'après l'histoire de Gogol, est un humaniste panthéiste. Il souhaite célébrer comme Haydn avant lui, le miracle de la vie, naturelle et humaine. Rimsky souligne combien l'homme doit préserver la nature dans une relation respectueuse et réconciliée ; il ajoute des éléments mythologiques issus des croyances populaires païennes – dans le l'acte III : ainsi des étoiles dansant dans le ciel et des dieux solaires à l'apparence humaine.

Mise en scène par **Christof Loy** et dirigée par **Sebastian Weigle**, cette Nuit de Noël a remporté le prix Production de l'année 2021 / 22 décerné par OpernWelt. Photo : © Monika Ritterhaus

VOIR la nuit de Noël de Rimsky Korsakov
Production de l'Opéra de Frankfurt / Oper Frankfurt
https://operavision.eu/fr/performance/la-nuit-de-noel?utm_source=OperaVision&utm_campaign=3a1be29ae5-CHRISTMAS_2022_FR&utm_medium=email&utm_term=0_be53dc455e-3a1be29ae5-100559298

REPLAY jusqu'au 3 janv 2023

STREAMING, live. STRAUSS : Ariadne auf Naxos (Royal Swedish Opera, Alan Gilbert), dès le 9 déc 2022.



STREAMING, live. STRAUSS : Ariadne auf Naxos (Royal Swedish Opera, Alan Gilbert), dès le 9 déc 2022 – Richard Strauss et Hugo von Hofmannstal (photo ci contre) réinventent le mythe baroque de l'opéra à sa naissance quand Molière et Lully créaient alors

pour le Roi Soleil, un nouveau genre, entre théâtre et opéra. Ainsi, dès le prologue d'Ariadne auf Naxos, joyau lyrique, s'affrontent deux troupes : les comédiens italiens et les chanteurs d'opéras. Le spectateur plonge alors dans la coulisse et assiste grâce au duo Strauss / Hofmannsthal, aux préparatifs de la soirée, quand le mécène commanditaire chez lequel le spectacle doit se produire le soir même à Vienne, décide que les 2 troupes joueront ensemble !

Comique et tragique :

Zerbinette versus Ariane



Le jeune compositeur est stressé (il a la passion à fleur de peau) et la menace d'une réduction des effectifs pousse l'honnête compositeur au désespoir. C'est le prologue comique d'Ariadne, l'opéra auquel le public assiste après l'entracte. Ainsi on passe du comique caricatural (le portrait de la prima donna est particulièrement ciselé : un portrait critique évidemment) au tragique le plus éperdu : l'opéra proprement dit, Ariadne auf Naxos évoque le destin de celle qui abandonnée par Thésée, se languit, désespérée, voire suicidaire...

Après Elektra et Der Rosenkavalier, **Richard Strauss** et son librettiste Hugo von Hofmannsthal forment un duo d'opéra devenu légendaire, nouvelle équipe admirable après Monteverdi / Busenello au XVII^e, ou Mozart / Da Ponte au XVIII^e... Tout en

abordant l'esprit facétieux, enjoué, tendre (dans l'esprit de Mozart), Strauss écrit aussi un opéra sur l'opéra et ses deux composantes complémentaires (ici subtilement affrontées, dans le Prologue) : le comique et le tragique. Car les deux héroïnes de cet opéra mythologique (où Ariadne finalement sera sauvée par la joie salvatrice de Bacchus / Dyonisos), incarnent chacune les deux faces d'une même pièce : **la joyeuse Zerbinette** (délurée, insouciante, et aussi emploi redoutable de soprano colorature) et **la sombre Ariane** qui trahie, délaissée par Thésée (qu'elle a pourtant sauvé du Labyrinthe), n'attend plus que la mort... avant d'être métamorphosée in extremis.

Dans le déroulement de l'opéra lui-même, – après l'agitation du Prologue-, l'action fait paraître Ariane seule, abandonnée dans sa grotte sur l'île grecque de Naxos, accompagnée par les 3 nymphes : **Naïade, Dryade et Echo** qui accompagnent le chant mortifère de la princesse troyenne ; surviennent les joyeux drilles italiens menés par la pétulante **Zerbinette et Arlequin**, toujours très mordant, pertinent. Soudain, les nymphes annoncent l'arrivée du dieu Bacchus, lequel à bord d'un navire, vient de ses soustraire aux charmes de l'enchanteresse Circé... En **Bacchus**, Ariane voit Hermès, le guide suprême qui la conduira vers la mort.

Chatoyante, mélodieuse, extravagante et même fantasque, la partition de Strauss est ici dirigée par **Alan Gilbert**, directeur musical de **Royal Swedish Opera** – avec les solistes Christina Nilsson, Johanna Rudström, Sofie Asplund, Michael Weinius et l'acteur Andreas T. Olsson dans les rôles principaux. Photos : Royal Swedih Opera



DIFFUSION le 9 déc 2022, 19h

VOIR Ariadne auf Naxos / depuis OPERAN, Royal Swedish Opera
filmé le 18 oct 2022 – EN REPLAY sur Operavision jusqu'au 9
juin 2023 :

<https://operavision.eu/fr/performance/ariadne-auf-naxos>

Approfondir

La version de James Levine au Met de New York (1988) avec Jessye Norman et Kattleen Battle, respectivement Ariane et Zerbinette demeure La version majeure : retrouvez sur youtube quelques séquences emblématique de cette production devenue légendaire – à juste titre – **VOIR l'opéra Ariadne Auf Naxos / Ariane à Naxos** avec Jessye Norman :

CRITIQUE livre. Philippe Cassard : Par petites touches (Mercure de France)

CRITIQUE livre. Philippe Cassard : Par petites touches (Mercure de France, sept 2022)

– Producteur célèbre à la radio pour son émission « Notes du traducteur », le pianiste **Philippe Cassard**, récitaliste fin et convaincant (en particulier dans les Impromptus de Schubert...) se dévoile ici par petites touches : jardin intime, rencontres, admirations (« un voyage avec **Radu Lupu** ») et aussi péripéties qui dépassent toute fiction (mélodies inédites de Debussy transmises par « **Francine** », chantées par l'improbable « **Natalie** »,...). Côté coulisses, le concertiste se raconte en

petites séquences, délivrant ses goûts, indiquant aussi, surtout, un cocktail personnel qui permet d'extraire une sensibilité exigeante ; au piano et au micro, le passeur offre une leçon d'écoute et de compréhension de la musique classique.

Des figures majeures et des lieux apparaissent, **Sviatoslav Richter** dont il fut le tourneur de page imprévu, apprécié., Vladimir Horowitz (écouté en cachette dans un palace luxueux...), la mezzo **Christa Ludwig**, dépositaire du style le plus admirable dans les lieder,... mais encore Besançon, sa ville natale où il donna un récital en soliste à l'âge de 8 ans, Chaux-les-Passavant, le village de son père, mais aussi Vienne, Dublin, Paris et dans plusieurs sites inoubliables du monde (Alaska, Australie,...) ; l'interprète ne cache pas l'artiste hédoniste qui sait aussi profiter et cultiver l'essor des sens (avec ses partenaires complices David Grimal et Anne Gastinel).



Le plaisir et le partage composent cette équation heureuse qui permet au praticien expérimenté (- maîtrise des règles fondamentales du piano, doigté, assise, aisance du corps, adhérence des doigts au clavier, souplesse des poignets, travail permanent des gammes, des arpèges, des traits d'octave,...-) de transmettre son savoir et sa culture, son goût, curieux, ouvert, généreux, comme sut lui apporter son maître, l'ineffable et paternel, **Nikita Magaloff** (Montreux, Suisse) qui a l'aplomb salvateur de lui dire en 1984 : « il faut tout changer ». L'étoffe des grands se mesure à leur capacité à encaisser, et en humilité, reconnaître leurs faiblesses... pour mieux rebondir. Le chemin est sans fin et les étapes, ici « petites touches » apparemment vétilles, sont des portes intelligemment illustrées où la mémoire s'engouffre et révèle plusieurs instants miraculeux à lire et à relire sans limite. Rares les témoignages d'artistes pianistes aussi subtiles et brillants.



CRITIQUE livre. Philippe Cassard : Par petites touches (Mercure de France, sept 2022) – Paru le 1er sept 2022 – 200 pages – 140 x 205 mm – EAN : 9782715258280 – ISBN : 9782715258280 – Plus d'infos sur le site de l'éditeur Mercure de France : <https://www.mercuredefrance.fr/par-petites-touches/9782715258280>

CLIC de CLASSIQUENEWS hiver 2022.

CRITIQUE CD, coffret événement. WAGNER : DIE WALKÜRE / LA WALKYRIE / Solti, 1965 (4 SACD Decca classics)



CRITIQUE CD, coffret événement. WAGNER : DIE WALKÜRE / LA WALKYRIE / Solti, 1965 (4 SACD Decca classics) – A l'heure où Tcherniakov se plaît à déconstruire voire réécrire le Ring de Wagner, il est bon de revenir aux fondamentaux en particulier le cycle d'enregistrement pionnier voire visionnaire piloté par **l'incisif Solti de 1958 à 1965** qui

enregistrait ainsi la première Tétralogie en stéréo à Vienne. Un bon technologique riche en détails et nuances restitués qui correspond aussi à une conception orchestrale de première classe et des chanteurs au verbe incarné somptueux (vision chambriste et théâtrale qu'approfondit encore Karajan chez DG). Dans une version totalement remastérisée (**SACD, 24 bit/192kHz High resolution**, ..., pilotée par Dominic Fyfe, directeur de Decca classics) qui permet de mieux capter les effets de spatialisation tout en soulignant l'acuité et la justesse expressive du chant (dont la finesse ardente de Birgit Nilsson, Hans Hotter, Kirsten Flagstad...), le contenu de ce coffret luxueux bénéficie d'un soin éditorial qui répond à l'excellence de la vision du chef hongrois, pilier de la marque Decca. La série de réédition marque aussi les 25 ans de

la mort de Solti (5 sept 2022). Ainsi se précise les caractères d'une lecture devenue à juste titre mythique où le chef Solti exprime musicalement ce « théâtre psychologique » façonné par le producteur du cycle **John Culshaw**, lequel souhaitait en 1966 que cet enregistrement devienne avec le temps un standard incontournable autant sur le plan technique qu'artistique. L'intuition était bonne car aujourd'hui le Dolby Atmos et les nouveaux outils de remastérisation dévoilent la justesse d'une lecture sidérante.

PLUS D'INFOS sur le site de **DECCA classics** :
<https://www.deccaclassics.com/en/artists/sirgeorgsolti>

Présentation de la réédition du RING / SOLTII grâce au Dolby Atmos :
<https://www.deccaclassics.com/en/artists/sirgeorgsolti/news/the-solti-ring-sounding-better-than-ever-before-267505>

La réédition Dolby Atmos de la Walkyrie / Die Walküre inaugure un nouveau cycle remastérisé des 4 opéras du Ring, édité de novembre 2022 à mai 2023. Intégrale incontournable (15h de musique au total).

Présentation sur le site **SOLTIRING.COM** de l'intégrale DER RING 2022 2023, avec à la clé une zone « explore » pour identifier les leit motiv par personnage et idée clés (Wotan, la Nature, Erda, Siegfried, etc...) :

<https://www.soltiring.com/>

VIDEO teaser de présentation / english

DISTRIBUTION

Siegmond : James King
Sieglinde : "RéGINE Crespin"

Wotan : Hans Hotter
Brünnhilde : Birgit Nilsson
Hunding : Gottlob Frick
Fricka : Christa Ludwig

Gerhilde : "Vera Schlosser"
Ortlinde : "Helga DernesCh"
Waltraute : "Brigitte Fassbaender"
Schwertleite : "Helen Watts"
Helmwige : "Berit Lindholm"
Siegrune : "Vera Little"
Grimgerde : "Marilyn Tyler"
Roßweiße : "Claudia Hellmann"
Wiener Philharmoniker

[Georg Solti](#), direction / conductor

"Studio recording in stereo / October 29-November 19, 1965"

CRITIQUE : NOTE 5/5 – CLIC de CLASSIQUENEWS

“Die Walküre » / La Walkyrie est le dernier opéra enregistré par Solti et Culshaw, en 1965, concluant ainsi le cycle pionnier enregistré dès 1958 pour Decca classics.

La lecture de la Walkyrie s'appuie sur une distribution solide, même si pour certains solistes, l'heure ne leur est pas des plus favorables : ainsi le cas du Wotan de **Hans Hotter**, interprète marquant et wagérien d'une rare subtilité psychologique capable de nuances et phrasés schubertiens (normal car il fut diseur hors pair dans les cycles de lieder de Franz).

En 1965, la voix est usée, marquée par une carrière déjà impressionnante et qui a donné le meilleur d'elle-même. Mais quoique l'on puisse critiquer, la profondeur, la vérité de l'acteur (son monologue au II, axe de tout le Ring pour comprendre la défaite de ce Dieu déchiré, vaniteux ; son incantation au feu dans la scène finale) surclasse encore bien des Wotans, d'hier et d'aujourd'hui.

Ce Wotan n' a déjà plus la gloire bourgeoise du bâtisseur de son palais au Walhala (dans l'opéra précédent L'Or du Rhin) ; il doute, est la proie de failles et de critiques, en particulier de son épouse Fricka, lors d'une scène clé (autant conjugale que philosophique, où le protecteur des contrats est bien



obligé de suivre pour lui-même les règles édictées). Au final, le Ring dévoile l'étoffe humaine et fragile des dieux. A l'inverse, **la Brünnhilde de Birgit Nilsson a le feu sacré**, et la vaillance d'une demi déesse capable de tout, incarnant le meilleur de l'humanité par son amour et sa compassion : un phare vocal, devenu légende et modèle depuis la retraite de Kirsten Flagstad.

Voix aussi juste et d'une profondeur dramatique irrésistible, **Christa Ludwig** éblouit tout autant en Fricka qui s'insurge, fière et arrogante, obtient de Wotan (... entre arrogance, indignation, mépris) la tête de sa fille préférée, La Walkyrie. Ce qui aboutit en fin d'action aux adieux du père à sa fille dans le chatolement des flammes que l'on sait.



De même, les Welsungen, Siegmund et Sieglinde, **James King** et **Régine Crespin** forment un couple altier et sauvage d'une force visionnaire absolue ; leur classe innerve dans le profil du duo incestueux, la pureté et l'inocence amoureuse d'où naîtra ... Siegfried ; de sorte que l'on comprend mieux comment à leur contact, la Walkyrie est touchée au cœur face à ce miracle de l'amour. Même pertinence pour le Hunding de **Gottlob Frick**, à la fois noir et noble. Reste l'apport du traitement remasterisé (Dolby Atmos) : Decca confirme sa maîtrise technologique et une sensibilité de caractérisation sonore qui font toujours sa légende ; n'écoutez que les cuivres dans la fameuse chevauchée (début du III), fins et incisifs, ronds pourtant et rageurs : un idéal acoustique difficile à égaler. La prise actualisée fait aussi surgir avec acuité, le ruban hyperactif des cordes, pourtant jamais épais et qui ne couvre pas les voix. Aucun doute, le théâtre wagnérien doit sa réussite surtout à la ciselure éruptive et lyrique de l'orchestre, ici les **Wiener Philharmoniker**, dont le sens du drame et les étagements magnifiquement restitués, sont délices. Du bien bel ouvrage.

CRITIQUE CD, événement – Elsa Moatti, violon : EXILS (1 cd Klarthe, nov 2021)



CRITIQUE CD, événement – Elsa Moatti, violon : EXILS (1 cd Klarthe, nov 2021) – L'exil est une voie qui structure et façonne, détermine et accomplit plutôt qu'il n'accable et condamne. Le chemin parcouru, la traversée nourrissent ici un destin qui s'avère lumineux. L'exil n'est pas une fatalité c'est une force qui

même imposée, enrichit. Il réveille souvenirs, convoque les absents auxquels le violon prête sa voix... Le programme est ainsi conçu comme une remémoration naturelle, l'activité d'une mémoire qui découvre et se re-découvre.

Comme entourée de ses amis, ceux qui ont jalonné un chemin semé de rencontres et de partages formateurs, Elsa Moatti invite à une célébration fraternelle et sensible. Un parcours et un rite qui invitent à se souvenir, accepter, s'accorder. Même hors sol, *le promeneur s'affirme dans cette errance où être sur la route, c'est être chez soi* [cf citation dans le livret du philosophe **Günther Anders**]. Sensible, inspirée, la violoniste ajoute la couleur de la perte quand une note produite sort du corps et de l'instrument, et s'efface à jamais. Vision mélancolique certes mais qui puise dans cette appréciation profonde et intime, une énergie régénératrice qui ne regrette pas mais célèbre. Le déchirement et la douleur

sont sublimés en métamorphose grâce à l'exercice cathartique de la musique dont le mouvement réactive l'idée de la quête et de l'approfondissement. « *Hors sol* », l'exil ne serait-il pas un envol libérateur ? Interroge la violoniste.

Le violon intime, suggestif d'Elsa Moatti l'exil est un envol libérateur

Fado, jazz, musique des balkans, musique finlandaise d'où » Lachen Verlernt » de **Salonen** [2002] qui célèbre Pierrot rieur se télescopent et s'enrichissent évidemment de racines juives sépharades, algériennes (de Constantine) ; des inserts irlandais ajoutent en liberté et spontanéité, l'esprit de la danse. Le cheminement débute par l'incantation chantée « **Matkustaa** », prière, hymne imprécatoire qui ouvre l'expérience personnelle et intime ; suivent les 3 escales du triptyque d'**Ernest Bloch** « **Baal Shem** » aux résonances profondes et viscérales, à la fois tendres et âpres ; ce sont trois tableaux de la vie hassidique [prière, chant, danse libératoire] ; auquel semble répondre le saxophone lumineux, insouciant de **V Lê Quang** (« **Bois d'épines** »). L'identité profonde de la violoniste se dévoile à mots couverts, dans le chant murmuré de ses propres compositions (« **Haaveilu** », « **Aamunkoitto** », ...) sans omettre le **Klezmer** pour son frère Michael, conversation hommage avec l'être inoubliable ; autre territoire de cette géographie personnelle qui se souvient et honore. D'une insondable mélancolie que tempère l'assurance



CLASSIQUENEWS.COM

d'une tendresse assumée, cultivée, s'imposent aussi :
L'attimo che ami » de **J Farjot**
pour violon et piano ; comme le
Nocturne énoncé comme une
berceuse de Lili Boulanger.
Enfin les 3 derniers morceaux,
étapes transitoires propices aux
nouvelles illuminations
enrichissent un programme vécu,
investi comme un jardin intime
constellé de révélations : les

champs intimes sur la corde de **M Bailly** (« **Néon** ») ; l'ivresse
aiguë du saxophone dialoguant avec le violon de « **Nacelle** » (**V
Lê Quang**) ; l'équilibre à 2 violons de « **Vie-Re-Volte** » de la
compositrice et violoniste irlandaise **Fiona Monbet** : nouvel
accomplissement d'un duo conversant exprimant l'entente et le
partage. « La musique crée des fraternités avec des personnes
que l'on ne connaît pas », précise Elsa Moatti. Voilà un
éclairage lumineux qui est une puissante force d'humanisation.
Approche admirable. CLIC de CLASSIQUENEWS automne 2022.

**CRITIQUE CD, événement – Elsa Moatti, violon : EXILS (1 cd
Klarthe, enregistré à Paris, nov 2021) – PLUS d'infos sur le
site de l'éditeur KLARTHE records / Elsa Moatti, EXILS :
<https://www.klarthe.com/index.php/fr/enregistrements/exils-detail>**

Programme :

1. E. Moatti Matkustaa
- 2-4. E. Bloch Baal Shem
5. V. Lê Quang Bois d'épines
6. E. Moatti Haaveilu
7. E.P. Salonen Lachen Verlernt
8. E. Moatti Lágrima
9. E. Moatti Aamunkoitto
10. E. Moatti Klezmer for Michaël
11. J. Farjot L'Attimo che ami
12. L. Boulanger Nocturne
13. M. Bailly Néon
14. V. Lê Quang Nacelle
15. F. Monbet Vie-Re-Volte

Suzanne Ben Zakoun – piano (2,3,4,11,12)

Vincent Lê Quang – Saxophone (5,14)

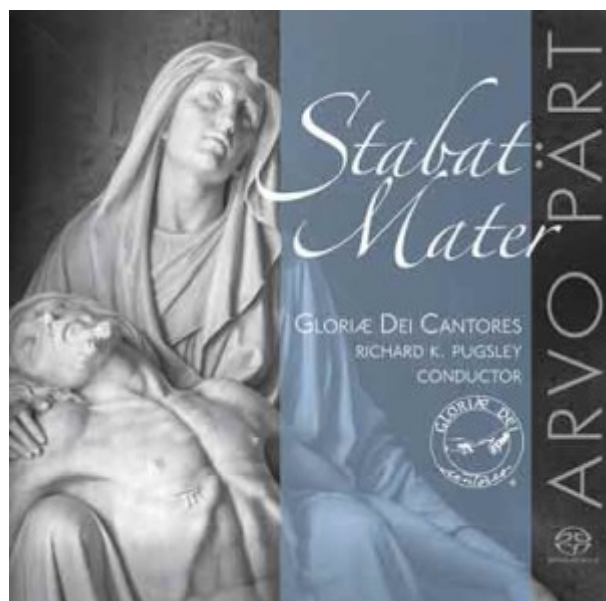
Julia Macarez – alto (13)

Fiona Monbet – violon (15)

Elsa Moatti – violon, voix, violon baroque

**CD événement critique. ARVO
PÄRT : STABAT MATER (1 cd GDC
– Glorïae Dei Cantores,**

Orléans 2018-2019)



CD événement critique. **ARVO PÄRT** : **STABAT MATER** (1 cd GDC – **Gloriae Dei Cantores, Orléans 2018-2019**). Le Chœur **Gloriae Dei Cantores** aborde plusieurs partitions chorales du compositeur estonien **Arvo Pärt** (né en 1935). Le cycle des 6 pièces compose une sorte d'anthologie des partitions sacrées parmi les plus touchantes et accessibles de

Pärt. Chantées par le chœur américain (basé à Orléans, Massachussets) **Gloriae Dei Cantores**, les œuvres gagnent une sincérité immédiate, incarnées par un collectif qui en exprime élans, aspirations, sens des textes, passionnants contrastes, voire vertiges spirituels.

En ouverture, **Peace upon You, Jerusalem** est un chant de grâce pour Jerusalem, entonné avec nuance par le chœur de femmes. On y perçoit nettement cette ferveur rayonnante de Pärt, tissée de larmes et de joie, de compassion surtout.

La résonance grave et doloriste de **L'Abbé Agathon** (2004 – 2008, 15 mn) s'appuie dès son ouverture sur les cordes puissantes, sépulcrales ; la séquence évoque la vie et les épreuves endurées par l'Abbé Agathon, ermite du IV^e, sur un rythme de marche où dialoguent le chœur de femmes et la voix de baryton (texte en français) ; le cheminement, dessinant un parcours spirituel, atteint un niveau métaphorique supérieur, tout en agissant de façon dramatique à la façon d'un mini oratorio. La soprano qui sort du chœur, incarnant le lépreux (l'ange déguisé) perce le tissu sonore comme une apparition / révélation, – l'agent du drame et de la révélation finale ; il exprime le caractère miraculeux de l'épisode, soulignant ainsi

son dénouement le plus expressif... le chœur de femmes évoque chaque épisode majeur dans la vie du vieillard ainsi éprouvé : Agathon croise le chemin du lépreux, le porte à la ville, lui achète un gâteau, et autant d'objets qu'il souhaite, puis le reconduit où ils s'étaient rencontrés. Musique de dénuement aussi et d'une grande force poétique proportionnellement allusive à mesure que l'écriture se décante (staccato des cordes, pas de vents ni de bois...) ; l'espoir se réalise dans la rencontre avec l'autre, dans ce que nous lui donnons, dans ce qu'il nous permet de connaître dans cet échange sincère. Agathon s'est enrichi en se dépouillant pour le lépreux. La partition est pensée comme une miniature essentielle, d'une économie formelle particulièrement efficace.

Le **Salve Regina** (plus de 11 mn) est pour le chœur mixte, recueilli, inscrit très haut dans les sphères (comme l'indique le chant continu de l'orgue en second plan). Le ton de la ferveur qui s'y déploie, est celui d'une sérénité confiante, assumée. La pièce a été écrite pour la Cathédrale d'Essen (1500 ans de la fondation de l'Abbaye d'Essen, 2002) et suit un parcours harmonique d'une rare subtilité entonné par les quatre parties du chœur qui semblent dialoguer entre elles, marquant là aussi les étapes d'un parcours spirituel où l'expérience collective en partage est le don le plus manifeste.

Magnificat (1989) : le chœur recueille l'émotion qui submerge Marie à l'Annonce de sa future maternité ; elle est l'élue de Dieu, la plus admirable entre toutes les femmes. Les voix a cappella sont aux côtés de la Vierge, compassionnelles et attendries, puissantes et conquérantes à la fois. C'est une force qui surgit et submerge, née du mystère, qui s'efface (« Magnificat anima mea Dominus ») comme l'on referme un livre des Merveilles.

La partition du **Nunc Dimitis** daté de 2001, est la plus planante, expression chorale de la prière de Simeon : « l'espace, le lieu, le silence »... Pärt y concentre tous les

éléments d'une conscience aiguë, la vision qu'a Simeon du Temple, en une lente intensification de la ligne vocale soutenue par tout le chœur, des ultra aigus aux graves les plus sépulcraux. Pärt élargit le spectre sonore en géomètre d'une foi inébranlable et croissante; comme inextinguible.

Le **Stabat Mater** est l'œuvre maîtresse du programme ; elle prend à témoin l'auditeur en vagues sombre et amères, d'une affliction totale – expression du dénuement le plus absolu (vagues descendantes par les cordes seules) où la pudeur et l'expression allégée pèsent de tout leur poids ; le chœur, les instrumentistes savent en faire jaillir la puissante prière, vraie déploration pour la Mère affligée face au Fils sacrifié, supplicié sur la croix. La partition de 25 mn (plus courte ici que certaines autres versions) concilie à la fois intimisme de la ferveur intérieure et expressivité plus dramatique, avec cette couleur de l'affliction non réellement acceptée grâce à la vibration des cordes. Ainsi la musique opère ce qu'elle sait spécifiquement réaliser : une extension progressive du spectre temporel et sonore qui dit l'infini de la souffrance ; et dans le même temps, une métamorphose directe et sincère, de la profonde tristesse à la joie de la Rédemption. Des ténèbres à la Lumière. Arvo Pärt, en passeur éclairé, écrit pas à pas, mesure après mesure, cette transfiguration progressive, inéluctable, qui contient le message christique dans la promesse du Salut. Tout sacrifice n'est pas vain, semble-t-il nous dire. Car il mène toujours plus près vers la Lumière. Ainsi le final qui s'accomplit en un murmure croissant, comme un dernier éblouissement (aigu des cordes), expression d'un sommet immatériel, de pleine conscience.

Fidèle à ses convictions et sa culture musicale, Pärt synthétise ici musique orthodoxe, chant de la Renaissance, expressionnisme du style « Tintinnabuli » où saisissent l'importance du silence, la clarté, l'équilibre, la consonance. Familier de l'écriture chorale de Pärt, entre autres pour l'avoir chanté et présenté en tournée, entre

autres à Orléans au Massachusset, les chanteurs de l'ensemble Glorïae Dei Cantores exposent avec franchise la ferveur qui porte tout l'édifice choral. Le Stabat Mater touche et captive par son expressivité directe, sa grâce qui s'accomplit pas à pas, en particulier dans les dernières mesures. Il semble agir par cercles et spirales... comme une réitération continue. Commandée par The Alban Berg Foundation (centenaire de la naissance de Berg, 2010), la partition oppose comme une confrontation impossible et pourtant structurelle, la peine et la consolation.



Pärt y fait surgir l'incandescence de l'illumination de l'ombre et du silence avec une netteté tranchante (caractère du style « Tintinnabuli », d'après la clochette de l'orgue portatif médiéval, comme l'attestent aussi ses œuvres emblématiques tels, Cantus, à la mémoire de Benjamin Britten, Fratres, Tabula Rasa, When Bach Bienen gezüchtet hätte, Pari Intervallo, Arbos, ...). Simple, subtile, accessible, pure, la musique jaillit progressivement des profondeurs,... d'où cette densité exceptionnelle qui confère à ce qui pourrait sonner léger et planant, une sincérité souterraine qui est la marque de l'expérience spirituelle intime. Avec le temps, comme plus ancré dans une ferveur assumée et lumineuse, Pärt développe son écriture pour le sacré et les voix, surtout chorales. C'est un questionnement perpétuel, une foi intarissable et toujours tendue qui ne cesse d'interpeler. Les interprètes du programme en offrent une lecture juste, investie, souvent bouleversante.



CD événement, critique. ARVO PÄRT : Choral works
(Stabat Mater, L'Abbé Agathon, Nunc Dimitis...) Gloriae
Dei Cantores / Richard K. Pugsley, direction (1 cd
[DGC records](#), 2018 – 2019).

- 1 – Peace upon You, Jerusalem
- 2 – L'abbé Agathon
- 3 – Salve Regina
- 4 – Magnificat
- 5 – Nunc dimitis
- 6 – Stabat Mater

Durée totale : 1h09mn

HYBRID SACD RELEASE

RECORDING ENGINEERS: Brad Michel, Dan Pfeiffer
RECORDED: September 2018, May & September 2019
at The Church of the Transfiguration, Orleans

MA UPC: 709887006524

USA & Canada: CD65

Naxos Global Logistics: PARCD65

Retail price: \$19.99

Visiter le site de l'ensemble **Gloriae dei Cantores** :
<https://gdcrecordings.com/>

VIDEO

CD, critique. ELLE : MARINA REBEKA, soprano (french opera arias, 1 cd PRIMA classic, 2019).

CD, critique. ELLE : MARINA REBEKA, soprano (french opera arias, 1 cd PRIMA classic, 2019). On l'avait quittée au disque depuis un précédent récital intitulé « [Spirito](#) » ([déjà CLIC de CLASSIQUENEWS](#))... « Elle », diva célébrée de la Baltique, chante les grands airs de l'opéra romantique français. Un défi linguistique pour la chanteuse lettone : Marina Rebeka (« Artist of the Year »



ICMA award) dont on salue ici la prise de risque assumée : chanter le français alors qu'elle est au sommet de ses possibilités. Sa Louise est extatique mais charnelle ; son Hérodiade, plus articulée encore, digne et pleine de langueur amère vis à vis du Prophète Iokaanan (« Prophète bien aimé, puis-je vivre sans toi ? »), un personnage idéal pour la voix de Marina Rebeka, soprano ample, dramatique, qui ne manque pas de puissance. Tout se joue ici selon sa faculté à nuancer, à phraser et à colorer chaque intonation du texte, riche en connotations liées à la situation dramatique et psychologique de chaque séquence. Reconnaissons l'autorité franche avec laquelle la diva sait incarner, sachant aussi canaliser son formidable instrument.

Marina Rebeka : le tempérament romantique et français

Plus douce et tendre encore, l'admirable Chimène de Massenet (Le Cid), « préparée » par le solo de clarinette, impose une héroïne tout aussi meurtrie, à l'âme brisée dont le chant exprime le désespoir lacrymal. Les couleurs de la diva sonnent justes et très affinées (... » et souffrir sans témoins. »). De toute évidence, la soprano née à Riga, cultive ici une couleur fauve et féline, sombre et caverneuse qui rappelle la tragédienne Callas (déjà observée dans son dernier cd « Spirito »), offrant une vision à la fois sincère et exacerbée de Chimène ; Massenet atteint un sommet d'extase tragique et désespérée qui fait de son héroïne cornélienne, la sœur de Werther : une âme ardente et maudite, condamnée à souffrir. Voilà donc un nouveau disque qui couronne la cantatrice révélée en 2009, il y a plus de dix ans, au festival de Salzbourg sous la direction de Muti.

Après les 3 premiers airs, denses et tragiques, l'air de Marguerite de Faust offre une insouciance qui fait contraste où la diva plus légère, réussit ce tour de force entre coquetterie et insouciance. A la différence de nombre de ses consœurs, « La Rebeka » concilie agilité, clarté et... puissance. Sa Carmen, plus fantasque et capricieuse encore, confirme une nette proximité avec Callas : de la chair, du texte, une puissance sans appui, et un style direct qui font ici mouche. La sirène dragone, déesse de l'Amour lascif et libérée, captive.

Autre sirène, mais celle conçue avant par Bizet, enivrée par la douceur de la nuit, la berceuse de Leïla des Pêcheurs de perles, – avec cor obligé : voici Carmen, assagie, en extase. La diva de Riga excelle grâce à son attention aux nasales françaises, à sa ligne, au soutien (aigus souverains et dernière note). Le chant berce et captive là encore par la justesse de son approche.

Parmi les autres héroïnes abordées : Manon, Juliette, avouons que la chair embrasée qui indique le poids de l'expérience passée et les épreuves endurées, gagne un surcroît d'évidence dans le rôle charnel et mystique de Thaïs de Massenet dont Marina Rebeka chante deux airs centraux : « Ah je suis seule », la courtisane seule dans une vie factice et vide ; puis « O messager de Dieu », révélation divine pour la grande pêcheuse d'Alexandrie qui reçoit et accepte l'opération spirituelle qui la terrasse (« ma chair saigne. », symptôme de la fameuse Méditation, précédemment joué au violon solo)... La tension sous-jacente et le travail de la métamorphose qui sont à l'œuvre dans l'esprit éprouvé de la jeune femme, sont idéalement incarnés par le beau chant, expressif et sobre de la soprano. Dommage cependant que sa Thaïs perde l'intelligibilité du français. Ne subsiste que la justesse des couleurs.

Très pertinente inclusion dans ce condensé d'opéra romantique français où règnent surtout Gounod et l'incontournable Massenet : la cantate pour le Prix de Rome, L'Enfant Prodigue du jeune Debussy: « l'année, en vain chasse l'année » : le tragique harmoniquement rare du jeune Debussy s'inscrit dans la droite ligne du Massenet le plus mordant et âpre, à laquelle la double invocation : « Azaël, Azaël... pourquoi m'as-tu quittée? », apporte sa blessure mordorée maternelle que la diva incarne idéalement. Mais là encore, malgré des moyens captivants en couleurs et intonations, malgré l'intelligence de la caractérisation, on regrette en cette fin de récital globalement excellent, la perte de la précision linguistique. Vite un coach en français pour la diva au talent phénoménal : le dernier air de Juliette de Gounod (« Verse toi-même ce breuvage, O Romeo, je bois à toi ! ») saisit par son relief expressif, une couleur elle aussi mordante et même vériste, d'une belle conviction chez Gounod dont l'héroïne tragique, éperdue, revêt ici une incarnation très impliquée et charnelle... Quel chien, quel tempérament : sa Juliette n'a rien de frêle ; tout respire ici la fureur d'une héroïne romantique que l'amour embrase jusqu'à la mort. Ses Carmen, Marguerite, Thaïs promettent ici de prochaines prises de rôles, sans compter ce que l'on propose à la chanteuse manifestement passionnée par le français, un prochain récital de mélodies françaises. A suivre... de très près. Evidemment, comme son précédent « Spirito », le CLIC de CLASSIQUENEWS pour « ELLE ». bravissima Rebeka !





CD, critique. ELLE : MARINA REBEKA, soprano (french opera arias, 1 cd PRIMA classic, 2019) – Sinfonieorchester St.Gallen – Michael Balke, direction/ Enregistré en Suisse en mai 2019 – 1 cd PRIMA classic – **CLIC de CLASSIQUENEWS** de mars et avril 2020.

Approfondir

VISITEZ le site de Marina Rebeka

<https://marinarebeka.com/>



CD, critique. SPIRITO. MARINA REBEKA, soprano (1 cd Prima classic, juillet 2018)...

Extase tragique et mort inéluctable... : toutes les héroïnes incarnées par Marina Rebeka sont des âmes sacrificielles... vouées à l'amour, à la mort. Le programme est ambitieux, enchaînant quelques unes des héroïnes les plus exigeantes vocalement : Norma évidemment la source bellinienne (lignes claires, harmonies onctueuses de la voix ciselée, enivrante et implorante, et pourtant âpre et mordante) ; Imogène dans Il Pirata, – d'une totale séduction par sa dignité et son intensité, sa sincérité et sa violence rentrée ; surtout les souveraines de Donizetti : Maria Stuarda (belle coloration tragique), Anna Bolena (que la diva chante à Bordeaux en



novembre 2018, au moment où sort le présent album). Aucun doute, le cd souligne l'émergence d'une voix solide, au caractère riche qui le naît pas indifférent. Les aigus sont aussi clairs et tranchants, comme à vif, que le médium et la couleur du timbre, large et singulière.

COMPTE RENDU, critique opéra. MONTE CARLO, le 8 mars 2020. Bellini : Le Pirate. Sagripanti, Pirozzi... version de concert



COMPTE RENDU, critique opéra. MONTE CARLO, le 8 mars 2020. Bellini : Le Pirate. Sagripanti, Pirozzi... version de concert. Prince du bel canto le plus stylé, Bellini fait son entrée au répertoire de l'Opéra monégasque mais en version concert, sous la direction de **Giacomo Sagripanti**. On avait encore en tête l'incarnation sublime d'Imogène en sa prière ardente par la soprano Anna Kassyan,

lors du Concours Bellini à Paris 2016 : une prise de rôle qui valut à la diva le Premier prix.

Depuis à La Scala, Sonya Yoncheva en 2018 s'est appropriée elle aussi le rôle et l'Opéra de Paris a manqué son rv en déc

2019 malgré un cast prometteur (Tézier, Spyres, Radvanovsky) suite aux grèves et mouvements sociaux d'une France en état éruptif. Ainsi cette version concertante à Monaco à l'Auditorium Rainier III prend des airs de rattrapage heureux.

Dirigé par **Giacomo Sagripanti**, l'**Orchestre Philharmonique de Monte-Carlo** détaille ce qui fait le propre du bel canto orchestral : sa finesse et des changements de tableaux précisément enchaînés. Un flux expressif et souple campe le décor d'une action amoureuse et passionnelle prête à exploser...

Le trio protagoniste relève les défis de la partition même sans décors. Au contraire, la musique exprime tout des enjeux de l'action et sans contraintes de jeu, les solistes peuvent s'impliquer davantage dans le chant. Ainsi l'Ernesto de **Vittorio Prato** qui remplace George Petean initialement programmé, ne manque pas de noblesse sombre et autoritaire. Il s'oppose au Gualtiero de **Celso Albello**, qui est le rôle-titre : la technique peine, les aigus sont tendus mais le caractère du héros prêt au sacrifice total (et final) est bien là, touchant par sa sincérité sans fard, parfois à la limite de ses véritables possibilités ; réserves compensées par une articulation réjouissante.

Imogène ardente elle aussi mais plus flexible, **Anna Pirozzi** montre qu'elle maîtrise le bel canto, en virtuosité et intonation. Son sens de l'équilibre et de la mesure, évitant la surenchère, incarne une amoureuse déterminée, aussi angélique que sombre et presque folle à la fin : un prototype pour la Lucia di Lammermoor de Donizetti (1835) et la fixation de l'héroïne romantique italienne par excellence. Voilà une première à Monte Carlo qui reste une lecture convaincante qui montre combien Le Pirate est un opéra clé de Bellini, évidemment à réestimer sur les scènes internationales. A l'Opéra de Monaco, revient le mérite de confirmer la haute valeur du drame créé à Milan en 1827.

COMPTE-RENDU, critique opéra. PARIS, Bastille, le 5 mars 2020. MASSENET : MANON. Yende / Bernheim

COMPTE-RENDU, critique opéra.
PARIS, Bastille, le 5 mars 2020.
MASSENET : MANON. Yende /
Bernheim. Après Bordeaux, le
ténor **Benjamin Bernheim** reprend
le rôle du Chevalier Des Grieux
à Bastille, amoureux transi de
la belle Manon ; mais trahi par
elle, il devient l'abbé de



Saint-Sulpice, avant de retomber dans les bras de celle qui
n'a jamais cessé de l'aimer... Récemment auréolé d'une Victoire
de la musique (fév 2020), le chanteur incarne efficacement le
personnage dont l'abbé Prévost, premier auteur avant Massenet,
souligne la candeur, l'innocence voire une certaine naïveté
...fatale. Le ténor reviendra, pour la saison prochaine
2020-2021, à Bastille aussi, incarnant FAUST de Gounod.

Saluée à Paris sur la même scène dans [Lucia di Lammermoor \(oct 2016\)](#), [La Traviata](#) en sept 2019 avec déjà B.Bernheim comme
partenaire, **Pretty Yende** incarne Manon faisant rayonner son
art colorature enchanteur au profit d'une nouvelle prise de
rôle rafraîchissante qui manque cependant d'implication
textuelle : pas assez articulée, parfois inintelligible, la
jeune diva sud-africaine manque sa partie à cause d'une
mauvaise diction du français et un format qui paraît parfois
sous dimensionné pour le rôle (air du Cours la Reine, et
graves inaudibles). Pourtant le caractère est présent et la

sincérité du chant, toujours intacte. On est quand même loin des Beverly Sills ou Ileana Cotrubas, voire récemment sur cette même scène, Renée Fleming. Tout cela manque et d'épaisseur et d'émotions. Parmi les seconds rôles, **Ludovic Tézier** (Lescaut) culmine par sa bravoure racée, onctueuse (un rien trop paternel pour le cousin de Des Grieux), comme **Rodolphe Briand** (fin Guillot de Mortfontaine, vraie incarnation de l'esprit du Paris Louis XV).

Manon en meneuse de revue



Hélas, le chef **Dan Ettinger** aborde Massenet comme une rutilante tapisserie néobaroque, pompe et puissance pompier en prime : les voix sont couvertes, les chœurs saturés, et la direction privilégie l'effet sur la respiration. Le ballet néo Versaillais pétille et ronfle à



souhait façon revue musicale. Quant à la scène où Manon fait la reconquête de son ex amant devenu abbé, la musique verse des rubans de suavité sirupeuse. La caricature n'est pas loin. Encore une direction surdimensionnée qui affecte la perception du Massenet, subtil peintre des sentiments. D'autant qu'à la subtilité d'un XVIII^e pourtant élégant et parisien dans la partition, le metteur en scène de la nouvelle production parisienne, **Vincent Huguet**, ex collaborateur de Patrice Chéreau, préfère l'ivresse des Années Folles qui fait de Manon, une meneuse de revue, la véritable reine du Paris libéré. Ce parti pris aux réalisations Art Déco très esthétisantes, n'empêche pas confusion et méli-mélos dans la scénographie et la lisibilité de certaines situations (la fin de la courtisane mourante...). Les inserts de Joséphine Baker (comme si l'on avait pas compris le parallèle Baker / Manon) coupe la continuité de l'œuvre originelle et finissent par agacer. L'époque est au zapping, au redécoupage, au saucissonnage, quitte à dénaturer la partition d'origine. Soit. La production vaut surtout par le duo des chanteurs dans les deux rôles protagonistes. Attention B. Bernheim / P. Yende ne chantent pas sur toutes les dates ; ils sont remplacés par d'autres solistes. Voir le site de l'Opéra Bastille afin d'identifier la distribution qui concerne la date requise. Illustrations : photos ONP © J Benhamou

LIRE aussi notre présentation de **MANON de MASSENET**

<http://www.classiquenews.com/nouvelle-manon-de-massenet-a-bastille/>

VIDEO : voir le teaser MANON de MASSENET / Opéra Bastille / Yende, Bernheim – mars 2020

https://www.youtube.com/watch?v=1bMXcG8_Nys&feature=emb_logo
